

LA GAMINE AUX YEUX LUISANT DE LARMES posa sa main ouverte sur le combiné et cria au garçon :

– Vas-y ! Appelle-le ! Dépêche-toi !

Puis retira sa main :

– Allo ? Oui, Fabi est parti le chercher, je sais pas où il est, il était dehors, dans le jardin, tout à l'heure...

Tu reviens quand ?

Couché sur le lit défait il regardait le plafond.

Le soleil de cette dernière semaine d'août n'empêchait pas une certaine fraîcheur, apparue dès le milieu du mois. Des barres de lumière horizontales traversaient la chambre de part en part, glissant par les fentes des volets fermés. À l'évidence le lit n'avait pas été refait depuis un moment, les draps froissés tirés sur un côté découvrant une partie du matelas, l'oreiller au sol et la couverture repoussée au pied.

La cendre de la cigarette tomba quand ses doigts frémissèrent et il écrasa le mégot dans le couvercle métallique trop plein qui faisait office de cendrier. Le geste mit à mal l'équilibre du couvercle sur les draps entortillés, un peu des cendres se renversèrent.

Des vêtements étaient éparpillés sur la moquette, des cannettes de bière, plusieurs bouteilles de whisky et autant de Tequila Gold, avec en vrac, à portée de main à la tête du lit, les boîtes et flacons de tranquillisants. De plusieurs sortes. La carabine posée sur le lit, à côté de lui, canon vers le haut. Une réplique.²² de Winchester.

Le gamin montait lourdement l'escalier, criant « P'pa ! P'pa ! P'pa t'es là ? T'es où, P'pa ? » et il y eut un choc contre la porte qui s'ouvrit à la volée, avec le gamin comme pendu par un bras à la poignée et qui demeura dans cette posture, sa bouille ronde radieuse, évidemment barbouillée de toutes sortes de traces de terre et de salive et de confiture, qui s'exclama comme s'il avait voulu se faire entendre à plusieurs centaines de mètres à la ronde :

– Elle est au téléphone, P'pa ! Julie-Marie dit qu'y faut que tu viennes, viiiiite !

Et le gamin vit la carabine sur le lit et son expression réjouie tomba net.

Il se redressa sur le lit et demeura assis un instant, les yeux clos pour amortir les effets du tournis provoqué par le brusque redressement, rouvrit les paupières.

– Ça va, dit-il d'une voix cassée. Ne t'inquiète pas. Ça va bien.

Il balançait ses pieds nus par-dessus le bord du lit et ce faisant shoota dans la bouteille de J.B. qui valdingua. Il se leva, attendit quelques secondes, bras écartés, mains ouvertes pour saisir et stabiliser son équilibre.

– Ça va, dit-il. Ça ira.

Hochant la tête en direction du gamin qui eut un pâle sourire, lâcha la poignée de porte et s'écarta pour le laisser passer.

LE CHAUFFEUR DU TAXI ÉTAIT UN NOIR AUX LARGES ÉPAULES TOMBANTES, aux cheveux qui bouclaient gris sous le bord de la casquette de pêcheur. Pas bavard. L'accent breton rendait les quelques phrases qu'il avait prononcées pratiquement incompréhensibles.

Il ne l'avait pas fait répéter. À tort ? Le propos demandait peut-être une réponse et n'en obtenant pas le type avait choisi de se taire, sifflotant, soufflant de temps à autre un morceau de mélodie vague entre ses grosses lèvres cernées par les picots raides d'une barbe poivre et sel.

Dans le rétroviseur, il avait croisé deux ou trois fois son regard vite détourné et ramené sur la route, devant lui. Un regard fatigué, le blanc des yeux jaunâtre.

Durant tout le trajet il était resté rencogné sur la banquette dans l'angle de la portière, à regarder filer et se dérouler le paysage aux teintes corrodées sous un ciel en mouvement.

Ils avaient traversé des villages reliés par des espaces tendus à l'horizon court que le vent décoiffait et au fond desquels s'arc-boutaient quelques maisons rares. La route se rapprochant et s'éloignant de la côte. Les violentes averses nocturnes n'avaient pas laissé trace, pas une flaque en bordure de chaussée, le vent avait tout effacé avant le jour – à moins que le mauvais temps eût essentiellement frappé la ville et ses environs ?

– C'est là, dit le taxi.

Il roula une trentaine de mètres encore et s'arrêta sur une sorte de terre-plein bordé par un muret de pierre que surmontait une haie d'épineux. Eut un mouvement de menton indiquant la trouée au fond du dégagement de la route. La ligne d'horizon de l'océan crêtée par les jaunâtres friselis de nuages frôlait le sommet des ajoncs secoués.

– Vous prenez ce ch'min-là, c'est au bout, dix minutes, lâcha le conducteur en une courte rafale de brèves syllabes.

Il régla la course et sortit de la voiture en retenant la portière contre la bourrasque et dut la pousser fortement pour la refermer. Le vent avait plaqué dans la seconde un masque étroit de froid sur son visage et l'avait empoigné par les cheveux. Paupières mi-closes et front plissé il suivit des yeux le taxi qui faisait demi-tour sur le bas-côté. Il recula d'un pas et le chauffeur s'arrêta à sa hauteur et descendit sa vitre.

– Peut-être qu'vous aurez besoin d'une voiture pour rentrer, m'sieur, ou bien vous rev'nez à pied à vot'hôtel par les sentiers d'la côte ? Ou j'sais pas ?

Il fit en réponse une grimace perplexe, remonta le col de sa veste de cuir :

– Sais pas encore, dit-il. Si je peux vous appeler...

– Bien sûr, m'sieur. Pas d'prob'ème...

– Laissez-moi votre numéro.

– l'écrit sur la portière, vous voyez ?

– Je vois mais je n'ai pas de quoi noter.

– J'vous donne une carte, si vous voulez.

– Par exemple, oui.

– Voilà.

– Parfait. Merci. Peut-être à plus tard, alors.

– C'est vous l'patron. Vous appelez, vous m'dites où, et me v'là.

– D'accord.

– D'accord.

Le type claqua de la paume la commande électrique et la vitre remonta en chuintant et il quitta le terre-plein. La voiture fila derrière le tournant du hallier.

Il garda un instant son regard suspendu en direction de ce point où le taxi avait disparu puis jeta un coup d'œil à la carte de visite et la glissa dans sa poche. Il l'en retira aussitôt. Il ouvrit la fermeture à glissière au flanc du sac à dos qu'il tenait de la main gauche et plaça la carte dans le compartiment plastifié et referma. Passa une bretelle du sac à son épaule.

Il sortit un bonnet de laine noire de la poche de sa veste et le coiffa, l'enfonça au ras des sourcils et sur ses oreilles. Il boutonna tous les boutons de sa veste et releva de nouveau le col qui s'était replié et mit ses mains dans les poches. Il marcha vers le passage indiqué par le chauffeur de taxi. Le haut du dos voûté, une allure légèrement bossue.

Il suivit le chemin creux protégé par des murets proprement entretenus et flanqué d'un bourrelet plus ou moins épais et plus ou moins haut de broussailles, ainsi que des arbres tordus, encore feuillus en cette trop douce fin de novembre, aux branches suppliantes courbées depuis des dizaines d'années par les cascades de vent déferlant de l'océan. La lumière tournoyait et bouillonnait du ciel jusqu'au sol en lents et longs frissonnements.

Il allait d'un pas régulier, qui ne se hâtait point mais non plus ne traînait. Un pas qui n'était pas exactement celui d'un promeneur occasionnel. Il avait un but, savait où aller.

Le chemin sinua un court moment puis s'enfonça sur quelques centaines de mètres droit vers l'océan. On entendait frapper les vagues et n'en jamais finir de rouler les rouleaux et cavalier les bourrasques dans les haies d'épines. Le sentier quitta son empreinte creuse et disparut, comme dissous dans la lande rase et la côte plane qui s'incurvait entre deux pointes de cap rocheux et noir et soulignait la baie grande ouverte.

Il s'arrêta et regarda. Un moment, les paupières plissées jugeant la marée – elle redescendait.

La plage de sable grise barbouillée de roussâtres bavures, et couverte jusqu'à quelques pas des talus de galets d'une peau d'argent liquide que les ourlets d'écumes mourantes venaient rider en bout de souffle.

Le ciel pendu sur les vagues tendait platement une grisaille délavée bavant toutes sortes de teintes d'acier dont la fusion n'en finissait pas de bouillonner sur l'horizon. Là-bas les feux aspergés du soleil crachaient dans une taille ouverte de longues coulures rouge et or qui brûlaient les bordures moussues des nuages écartelés.

À droite de l'anse longuement dépliée en arc, du côté de la barre chaotique du cap des Vans, une bande de goélands pataugeait à la pêche dans les franges frémissantes de l'eau roulée et déroulée. De loin en loin quelques-uns s'envolaient pour se poser à l'autre extrémité de la compagnie. Des mouettes glissaient en piaillant dans les remous brassés des bourrasques.

La plage comme la lande au giron de laquelle elle se lovait étaient apparemment vides.

Pourtant on remarquait deux voitures stationnées sur le gazon à un bout de la plage. L'herbe rase des prés brûlés par le sel était quadrillée de façon apparemment régulière de murets bas de pierres sèches, marquée par les traces des passages qui avaient pelé le gazon et attestaient de la foule déferlante, à la belle saison, et des parkings à perte de vue qui couvraient alors la côte de la baie. Deux voitures, mais aucune trace de leurs occupants arrivés là sans doute chacun de son côté. Plusieurs centaines de mètres séparaient les véhicules, l'un très éloigné de la mer, au pied de la barrière de bois blême d'un des hôtels du lieu. Des promeneurs, peut-être.

Deux hôtels, à gauche et à droite de la baie.

Celui de gauche plus en retrait de la plage, avec sur les vingt mètres de la balustrade de sa terrasse l'inscription en hautes lettres RELAIS DE LA POINTE DES VANS. L'autre planté au tiers de la longueur de la baie, côté Pointe du Raz. De grosses et solides bâtisses aux toits pentus d'ardoises bleutées.

Et quelques maisons, peu nombreuses, accrochées aux flancs sombres de la côte en tenaille.

La lumière tournait. Là-bas dans le couchant moiré, des tourbillons lents de sombres menaces le disputaient aux flammes jaunissantes.

Pourquoi cet hôtel-là ? Celui-là précisément.

Pourquoi pas ?

Ce n'est pas une réponse. Ce n'est pas une réponse qui me convienne.

Ah oui ? Désolé. Quelle réponse, alors, vous conviendrait ?

Bon Dieu, je demande simplement pourquoi cet hôtel, celui-là, pourquoi pas un autre, n'importe lequel, ailleurs. Pourquoi celui-ci, à cet endroit, dans cette baie sinistre.

Sinistre.

Exactement. Sinistre.

Ce n'était pas sinistre.

Ça, j'imagine... Il y avait... des gens ? La plage... Le soleil, je suppose. Ça peut aider. Avec du soleil tout peut changer. Il y avait des gens ?

Oui. Bien sûr, il y avait des gens.

Beaucoup ?

Qu'est-ce que ça peut faire, franchement ? Peu ou beaucoup. Putain c'était un hôtel en été. Avec des gens, oui. Un hôtel complet.

C'est elle qui a choisi ? C'est elle qui a dit : cet hôtel-là. C'est elle ?

Non.

C'est pas elle. Parce que je me suis demandé. Je me demandais : est-ce que c'est elle qui a choisi cet endroit ? Mais je la voyais mal faire ça. En même temps, je la voyais mal faire tout un tas d'autres choses, pas vrai, avant de choisir un hôtel où se cacher... Donc c'est pas elle.

Non.

Alors c'est toi.

C'est un type parfaitement inconnu qui s'est mis en travers de la route, il a arrêté la voiture et il a dit : bon voilà je vous ai choisi un hôtel... C'est moi, oui. Évidemment, c'est moi.

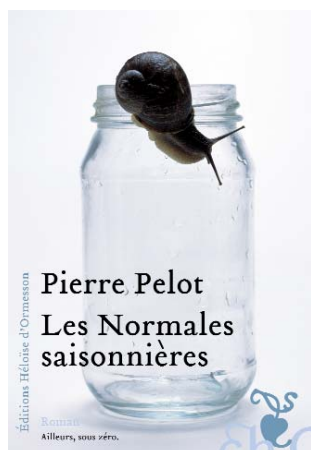
(...) Je ne sais plus.

Tu ne sais plus.

Je ne sais plus.

Bien sûr que non. Évidemment que tu mens. Allons, tu sais très bien.

...



Pierre Pelot, *Les Normales saisonnières*
Roman

© Éditions Héloïse d'Ormesson, 2007 | www.heloisedormesson.com
ISBN 978-2-35087-061-8 | 19 € | 224 pages | Distribution/diffusion Interforum